

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50, -  
ETRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures : - Vue du Château d'Arolsen. - L'Empereur Auguste au Tombeau d'Alexandre-le-Grand. - Jeune Japonaise à sa Toilette. - La Charue à Glace en Amérique. - Un nouvel Instrument pour Additionner. TEXTE. Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - L'Ecuyer du Sire de Starschedel. Episode de la Guerre de Trente Ans. - Les Fourrures. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Lettres de Londres. Le Quartier de White-Chapel. - Histoire naturelle. Effroi qu'inspire la Souris au Tigre. - Du Goût de l'Étude chez les Vieillards. - Eléonore de Rouge-Cloître. - Roman.

## ADMINISTRATION.

Place Madou (Chaussée de Louvain),  
N° 1, à BRUXELLES.  
Administrateur: C. APPELIAN.  
Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 11.

— 9<sup>e</sup>. A N N É E. —

18 Janvier 1879.

## NOS GRAVURES.

### VUE DU CHATEAU D'AROLSEN.

Après avoir publié, dans notre numéro du 9 novembre dernier, le portrait de la future

reine de Hollande, nous donnons aujourd'hui une vue du château qui sert de résidence à la famille de Waldeck-Pyrmont.

Ce château est d'un aspect aussi pittoresque qu'imposant. C'est là qu'a été célébré le 7 de ce mois le mariage de Guillaume III avec la princesse Emma, et la petite ville d'Arolsen, qui avait fait peu parler d'elle jusqu'ici, va acquérir, par cet événement, une célébrité dont la rendent

digne, du reste, les agréments qu'elle présente, l'ancienneté et les vertus patriarcales de la famille princière qui l'habite.

Le souverain actuel de la principauté de Waldeck-Pyrmont, père de la princesse Emma, est Georges V Victor, né le 14 janvier 1831; il s'est marié le 26 septembre 1853 à Hélène Wilhelmine, fille de Guillaume, duc de Nassau.



VUE DU CHATEAU D'AROLSEN.

L'EMPEREUR AUGUSTE AU TOMBEAU  
D'ALEXANDRE-LE-GRAND.

On sait qu'Alexandre-le-Grand mourut à Babylone, le 30 mai 324 avant Jésus-Christ, à l'âge de trente-deux ans, des suites d'une fièvre, résultant, d'après les uns, des fatigues extraordinaires qu'il avait éprouvées, d'après les autres, des exhalaisons pestilentielles des canaux de Babylone que l'on curait alors. Un fait certain, c'est que les excès de boisson auxquels il se livrait, exercèrent une grande influence sur sa fin prématurée.

Un grand nombre d'artistes, peintres, sculpteurs, médailleurs, etc., se sont occupés d'Alexandre, d'après le portrait qu'Apelles en a tracé. Lebrun et Mignard nous ont montré le héros macédonien visitant la famille de Darius. Thorwaldsen a représenté son entrée triomphale à Babylone, dans son magnifique bas-relief que Napoléon I<sup>er</sup> avait commandé, et qui se trouve aujourd'hui au château de Christiansbourg.

Cette année, l'Académie des Beaux-Arts de Paris avait choisi, pour le grand concours du prix de Rome, le sujet suivant : „Auguste fit ouvrir le tombeau d'Alexandre et en fit tirer le corps. Après l'avoir considéré il lui mit une couronne d'or sur la tête et lui rendit toutes sortes d'hommages.”

Nous reproduisons l'œuvre couronnée. Elle a pour auteur M. Schommer, qui a fait preuve d'un grand talent dans cette composition, d'une ordonnance si difficile. La scène est d'un grand effet, et il y a dans ces deux puissances, l'une éteinte, l'autre vivante, quelque chose qui frappe puissamment l'esprit. Le cadavre d'Alexandre, reposant dans son sépulcre depuis plus de trois siècles, et enseveli à la manière orientale, n'inspire pas l'horreur, quoique d'une grande vérité, et l'attitude, le mouvement d'Auguste relevant la draperie jetée sur les restes du conquérant de l'Asie, ont quelque chose de profondément senti. En résumé, c'est là une fort belle page historique, qui intéresse à la fois le regard, le cœur et la pensée.

JEUNE JAPONAISE A SA TOILETTE.

Une Japonaise, pour être belle, se croit obligée d'emprunter à la nature toutes espèces de principes colorants et de s'en barbouiller le visage.

Les lèvres mêmes perdent leur couleur naturelle sous une couche verdâtre, extraite d'une plante appelée „plante de la bouche.”

Puis, pour achever sa toilette, il faudra à cette jeune fille des anneaux entrelacés aux oreilles; un collier de pierreries sur la poitrine; de grandes épingles d'or dans les cheveux; une robe découpée avec grâce et ressemblant à une robe de chambre à grands ramages, d'une étoffe et d'un dessin merveilleux; au-dessous une tunique, et, sous cette tunique, une seconde robe, l'une et l'autre à carreaux, mais de couleur et de genre différents; puis n'oublions pas l'éventail, qui ne quitte jamais la Japonaise, et les mignonnes sandales à la grecque, qui chaussent ses petits pieds.

Voilà une toilette qui, sauf le maquillage, ne manque ni de grâce ni de coquetterie, nous semble-t-il.

LA CHARRUE A GLACE EN AMÉRIQUE.

Lorsque les rayons ardents d'un soleil d'été dessèchent le sol et plongent la nature comme dans un état de torpeur, un effet analogue se produit sur l'homme et lui enlève en quelque sorte ses forces et ses facultés.

On a cherché à combattre cette influence malséante par divers moyens, et surtout par la glace. On s'est donc mis en mesure de se procurer ce produit naturel sur une large échelle, tant par sa conservation dans les caves, que par sa fabrication artificielle.

C'est encore l'Amérique qui, dans cette branche, a remporté la palme.

Après de nombreux essais, couronnés enfin

d'un plein succès, on est parvenu à obtenir des masses considérables de glace au moyen d'un appareil spécial des plus pratiques.

Dès que la glace a acquis une couche épaisse, on se met, au moyen de cet appareil, dit „charrue à glace” à recueillir des quantités énormes de glaçons sur tous les fleuves des Etats-Unis, depuis le Missisipi jusqu'à l'Hudson. On obtient ainsi des tranches de glace parfaitement symétriques, qui sont transportées, soit dans des caves appropriées à cet usage, soit dans des glaciers où elles se conservent un temps infini. On a soin de les recouvrir d'une légère couche de foin.

Notre gravure représente un de ces glaciers des bords de l'Hudson.

UN NOUVEL INSTRUMENT POUR ADDITIONNER.

Le nom d'un des plus grands génies de l'Allemagne se trouve reproduit en huit nombres, servant à indiquer les lettres de l'alphabet, selon la place qu'elles occupent.

La somme du 1<sup>er</sup> et du 5<sup>e</sup> nombre égale 22.

La différence entre le 5<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> égale 6.

Le produit de la multiplication du 2<sup>e</sup> avec le 8<sup>e</sup> égale 380.

Le produit de la multiplication du 3<sup>e</sup> avec le 4<sup>e</sup> égale 24.

Le total du 4<sup>e</sup> et du 6<sup>e</sup> égale 13.

La somme du 6<sup>e</sup> et du 7<sup>e</sup> égale 15.

La somme du 7<sup>e</sup> et du 8<sup>e</sup> égale 30.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — A savoir : Comment les partis se forment aux Etats-Unis, et leurs noms, par centaines. — La puissance des mots, d'après Victor Hugo. — Un document historique concernant les gages et les salaires des domestiques et des ouvriers, il y a 276 ans. — Un autographe de la femme d'un grand écrivain. — Une fausse Internationale. — Faire des faux, et faire défaut en justice. — La valse n'a qu'un temps. — Le maquillage au point de vue conjugal. — Un bouquet de fautes typographiques. — Les veillées du temps jadis.

Ne me parlez pas des dénominations que se jettent les partis, dans notre Europe, en présence de ce qui se passe en Amérique. En dehors du parti démocratique et du parti républicain, que de divisions excentriques! Là, chaque question donne naissance à un parti.

Ainsi, la question des débits de liqueurs a donné naissance au „Moralsuasionists” (ceux qui ne veulent employer contre l'ivrognerie que les moyens moraux : la prédication, les publications populaires, etc.) aux „freeliquorists” (partisans de la libre vente des liqueurs), aux „anti-coercionists,” etc.

A ces dénominations en correspondent d'autres d'un sens injurieux inventées par le parti opposé, comme „rumies” (amateurs de rhum), le „drunkardsparty” (parti des ivrognes).

Ensuite sont venues les appellations composées : „liquor democrats” (les démocrates qui sont partisans de la vente des liqueurs); les „temperance americans” (ceux du parti dit américain ou „know nothing” qui soutiennent la cause de la tempérance); „rum republicans” (les républicains qui veulent la libre vente du rhum et des autres liqueurs fortes).

C'est à-peu-près de la même manière que sont nées les dénominations bizarres de „hardshells” (écailles dures), „softshells” (écailles molles) et „halfshells” (demi-écailles qui indiquent les deux fractions extrêmes et une fraction juste milieu du parti démocrate à New-York. Ici, le mot „hard” (dur) emporte le sens d'entêtement opiniâtre : un „hardshell” est au figuré un crâne endurci, impénétrable. Dès qu'on se fut servi de ce terme pour les nommer, les „hardshells” rétorquèrent en appelant leurs adversaires „softshells.” Ceux-ci sont également connus sous le nom de „shedders,” synonyme à l'usage des pêcheurs pour désigner les crabes et les homards, qui ont l'écaille molle.

A New-York, où l'on fait une plus forte consommation d'huîtres que partout ailleurs, on arrange ces crustacés de cent manières. Une de ces manières consiste à les faire griller sur une moitié d'écaille (halfshell). Un amateur de friture, qui voulait un rapprochement entre les écailles, reçut le nom de „halfshell,” depuis appliqué à tous les citoyens de sa nuance.

Nous avons encore „silver-grey” (gris argent), terme qui signifie la couleur d'un cheval, et veut dire en politique un adorateur du passé, un conservateur vieilli dans des idées surannées, et „fogie” brumeux, un homme dont l'esprit est enveloppé de brouillards et qui ne sait pas discerner l'opportunité des exigences nouvelles; c'est le terme correspondant, chez un parti, à „silver-grey” dans l'autre.

\*\*\*

Oh les mots, les mots! quel rôle ils jouent, surtout parmi les partis, dans l'ancien comme dans le Nouveau Monde! — Ecoutons sur ce sujet Victor Hugo :

O main de l'impalpable! ô pouvoir surprenant!  
Mets un mot sur un homme, et l'homme fris-

Sèche et meurt, pénétré par la force profonde;  
Attache un mot vengeur au flanc de tout le

Et le monde, entraînant pouvoir, gloire, écha-

Ses lois, ses mœurs, ses dieux, s'écroule sous

Cette toute-puissance immense sort des bouches.  
La terre est sous les mots, comme un champ

[sonnant  
[monde,  
[faud,  
[le mot.

\*\*\*

Les domestiques et les ouvriers se plaignent des maîtres; les maîtres se plaignent des domestiques et des ouvriers. Pourtant, que de changements on constate dans la condition des premiers quand on se reporte vers le passé, comme nous l'apprend l'ordonnance de police suivante, émanée du bon et jovial Henri IV et portant la date de l'année 1602 :

„Nous, par l'avis du Conseil et bourgeois assemblés à Chambre de police, avons arrêté et ordonnons ce qui suit.

„Faisons défense à toutes personnes de telles qualités qu'ils soient, demeurant dans les villes, de donner à leurs cochers, carrossiers, charretiers, plus de douze écus de gages pour chacun, ni à eux d'en prendre davantage, sous les peines ci-après déclarées.

„Doresnavant, à commencer du jour Saint Martin 1602, les principaux charretiers des fermiers et laboureurs n'auront de gages que quinze écus par an.

„Ne sera baillé de gages aux servantes des champs ayant la principale charge du ménage, que quatre écus pour chacun an.

„Le maître berger aura de gages douze écus; les enfants à quinze ans et au dessous n'auront aucuns gages; seront entretenus à la volonté du maître, de toile tiretaine commune, à sa commodité.

„Les soyeux (moissonneurs) seront payés en bled, à raison de quatre boisseaux pour arpent... sans que lesdits soyeux, leurs femmes ny familles puissent emporter du bled en épi.

„Les faucheurs de foin seront aussi payés, pour arpent, huit sols; pour arpent d'avoine, quinze sols.

„Les batteurs en grange auront la vingt-quatrième partie de ce qu'ils auront battu et ne pourront se retirer, ni cesser de battre contre la volonté du fermier, et faute de ce faire contraints par corps de parachever la besogne.

„Item, défenses sont faites à tous hommes de bras, travaillant aux champs ou dans la ville de Paris, de prendre pour chacune journée plus de huit sols par jour en été, et six en hiver, sur lesquels ils seront tenus de se nourrir.

„Défenses sont faites à tous laboureurs de se vestir de noir... et à tous charretiers, serviteurs et valets, chambrières, hommes à journées de se vestir d'aucun drap teint de quelque couleur que ce puisse être; et auxdits valets, tant qu'ils serviront, de porter manteaux, en quelque

lieu que ce soit; défenses sont faites aux laboureurs, gens de villages, valets, servantes, d'aller aux cabarets, sous peine d'amende et de punition. Et seront tenus lesdits serviteurs de travailler dès la pointe du jour.

„Défense auxdits valets et serviteurs de prendre davantage de gages, que ce qui est ci-dessus déclaré, sous peine du fouet.”

Après cela, dites-moi si, de toutes les classes sociales, ce n'est pas celle des domestiques qui a le plus „progressé?”

\* \*

Dans une vente d'autographes, faite à Paris, figuraient deux lettres de Thérèse Levasseur, cette affreuse maritorne, qui exerça une si funeste influence sur la vie de J. J. Rousseau et qu'il finit par épouser. L'une a été adjugée au prix de 62 francs. Cela porte pour suscription: A. M. Deugiraden (de Girardin). Ameunouvil (Ermenonville) l'an IV. (La veuve de l'illustre écrivain avait alors convolé en secondes noces avec un palefrenier.) Voici quelques passages de ce chef-d'œuvre cacographique :

„.... Monsieur ebon namî geu vous sui obliges deu tous les bonte que vous save pour moi dan ma sollicitude geu nes pubeur des senemi deu mon digupou (digne époux) vous save evu la bonte deu meumete à l'abri des mechan que deu bonte que vous save pour moi qu'on sarve la moi gene que vous pour vresami. Surtou prene gardeu a ceu villen pretext que vous m'aves parles ces eun moceu quapableu deu tous, faut ceu mefiés des mechan iliana tan dans ce monden.... Geu vous sanbracen e vous soite eune bon santé....”

Une vraie charade, n'est-ce pas ?

\* \*

Ces vers sont certes destinés à occuper une place distinguée dans l'histoire de la réclame au dix-neuvième siècle: aussi les harponnons-nous au passage :

„L'Internationale!... Anathème sur elle!  
„Que maudite elle soit! dit-on de tout côté;  
„Ah! ne parlez donc pas de cette hydre cruelle,  
„Du noir socialisme horrible déité!”

Ami, rassure-toi! car de cette ennemie  
Il n'est pas question sur ce frêle papier:  
L'Internationale est une Académie  
De tailleurs, réunis pour te mieux habiller.

N'est-il pas vrai, lecteur, que chacun en ce monde  
Reconnaît aujourd'hui que la „confection”  
Est de vêtir les gens une méthode immonde,  
Et qu'il faut réclamer son abolition ?

Fais faire sur mesure! et va-t'en dans la rue  
..... Là, matin comme soir,  
A chaque heure du jour, tu verras la cohue  
De tous nos élégants assiégeant le comptoir.

Tu verras un coupeur, vrai coupeur émérite,  
Entouré de commis, — tous compagnons bien  
[francs, —  
Te couper et puis coudre et te livrer bien vite  
Un vêtement complet... depuis trente-cinq francs!

\* \*

Le chef d'une société financière, accusé de faux en écriture, a eu la chance de voir son affaire correctionnalisée, mais n'en a pas moins jugé prudent de se mettre préalablement à l'ombre.

Au jour fixé, la cause est appelée..

— Le prévenu fait défaut, dit le président sans sourciller.

O ironie de la langue française!

\* \*

C'est pendant une soirée dansante chez M. le comte de R.; une jeune dame dit à un membre du Sénat, plus que sexagénaire:

— Monsieur le baron, je veux absolument valser avec vous. — Mais, Madame, veuillez m'excuser... il y a si longtemps que... — Oh,

non! vous vous exécuterez! ce que femme veut... vous savez le proverbe. — Madame, je vous en prie... — Je vous en prie aussi. Tenez, je valserai pour deux. Que préférez-vous, la valse à deux ou à trois temps? — Hélas! madame, la valse n'a qu'un temps.

Ce mot l'a sauvé!

\* \*

Toujours dans la même soirée:

Une vieille dame à un monsieur qu'elle a connu tout petit :

— Paul, pourquoi laissez-vous votre femme se maquiller ainsi? comme si elle avait besoin de cela...

— Mais, chez moi, chère madame, elle a sa fraîcheur naturelle.

— C'est donc pour le dehors seulement qu'elle a recours à l'artifice; et vous n'y voyez rien à redire?

— Au dehors, cela a son utilité... cela empêche une femme de se laisser regarder de trop près.

\* \*

Relevons quelques „coquilles” ou fautes typographiques marquantes, — pour nous consoler de celles qu'on peut nous faire commettre.

Tout récemment, un journal engageait les actionnaires de je ne sais plus quelle entreprise, à se rendre au piège de la société.

Dans une notice nécrologique: Le pays vient de perdre un homme de rien, pour un homme de bien.

Le conseil des monstres s'est assemblé, pour le conseil des ministres.

Un ministre avait dit dans un discours: „Accordez-moi un peu d'attention, je suis au bout de mes forces.” Le lendemain, un journal de l'opposition (était-ce erreur ou malice?) lui faisait dire: „Je suis au bout de mes farces.”

M. Y. assistait à la fête, et portait ses décorations en sautoir.

Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il mangeait (rangeait), sa bibliothèque. C'était un homme connu par sa rapacité (capacité).

A la vue de l'assassin, la jeune fille s'épanouit (s'évanouit).

Un orateur commence: „Messieurs les députés (députés)”.

Un autre s'écrie: „Ah! ça, voyous (voyons)”

Il s'agit d'un mariage princier. „S. A. R. a gardé pendant toute la cérémonie un visage impossible (impassible).”

Un autre: „Les fonds ont été volés (votés) par la Chambre.”

Une feuille scientifique a rapporté ceci:

Un médecin avait écrit un livre sur le traitement des aliénés. Il terminait par une citation du docteur Pinel. Ayant remarqué à l'épreuve que cette citation manquait de guillemets, il écrivit au bas de la dernière page: „Il faut guillemetter tous les alinéas.” Quelle ne fut pas sa stupéfaction en lisant: „Il faut guillotiner tous les aliénés.” Il bondit, pâlit, et fut presque fou pendant vingt-quatre heures.

Un article du „Moniteur” eut, dit-on, sous le premier empire, un résultat tout opposé à celui qu'en attendait l'Empereur. L'article, destiné à faire ressortir les avantages de l'alliance de la Russie avec la France, contenait cette phrase: „Ces deux souverains, dont l'union ne peut être qu'invincible.” A l'impression, les trois dernières lettres du mot union, mal fixés, glissèrent, et il resta cette phrase si mal sonnante aux oreilles du Czar: „Ces deux souverains dont l'un ne peut être qu'invincible.”

On lit dans un traité d'histoire naturelle: „L'auteur (l'autour) est un oiseau de la famille des buses.”

\* \*

Le temps et la saison me font penser aux anciennes veillées entre voisins. Il n'en est plus guère question aujourd'hui. Et pourtant quel caractère pittoresque, quelle utilité, quel charme elles présentaient!

Le soir, après le labeur de la journée, on se rassemblait: les femmes travaillaient autour d'une „lamponette,” les hommes devisaient au-

tour du foyer en fumant leurs pipes. Ainsi plusieurs ménages se réunissaient en un seul, et s'il y avait quelqu'un qui fût bien savant et sût lire d'une manière courante, on lui donnait quelque livre qu'il lisait à haute voix. On écoutait, on s'amusait, on s'égayait et on se retirait content, se donnant, le lendemain, rendez-vous dans un autre ménage.

Aujourd'hui, les femmes restent chez elles, les hommes vont au cabaret. Sans compter la dépense que font ceux-ci, au lieu d'un foyer on en allume dix, au lieu d'une lumière on en brûle dix, et cela ne fait pas le compte du pot au feu. Il en résulte aussi qu'on s'ennuie, car la variété et la conversation amenaient l'engagement. Il en résulte même qu'on se dispute entre mari et femme, et c'est d'ordinaire pour couper court à ces querelles, que le mari quitte le logis. On voit que cette question touche à beaucoup d'autres, et des plus importantes.

JEAN-LE-BUTINEUR.

## L'ÉCUYER DU SIRE DE STARSCHEDL.

Épisode de la Guerre de Trente Ans.

(Suite, voir page 75.)

### XI.

Il serait impossible de peindre la situation de Tugendreich, après la communication que son père venait de lui faire. Épouser, et cela dès le lendemain, ce colonel dur et hautain, qui ne lui inspirait que de l'antipathie... Et Axel? ô malheur! ô désespoir! Hors d'état de rassembler ses pensées, la jeune fille, errant à l'aventure dans les jardins, se trouva dans ce bosquet de roses, si cher à son souvenir; elle tournait avec douceur ses regards vers la grotte où elle avait reçu les adieux d'Axel, lorsqu'un vieux moine en sortit tout-à-coup et lui présenta silencieusement l'autre fragment de l'écu suédois qu'elle portait sur son sein.

— C'est Axel qui vous envoie? dit-elle en balbutiant, Et ses joues pâles se couvrirent d'une vive rougeur.

— C'est lui qui m'envoie, répondit le moine dont la voix lui était inconnue. Il sert en qualité de dragon suédois, et il est à la veille d'assister avec son régiment à une bataille décisive. Le malheureux Axel demande à vous voir encore une fois avant de vous quitter peut-être pour toujours. Mais l'entrée du château lui est interdite. Il vous supplie, au nom de ces derniers jours, de vous rendre, à minuit, cette nuit, au moulin du Meurtre, dans la vallée escarpée. Vous pourrez vous faire accompagner du vieux magister. Tout est préparé pour votre sûreté: Axel vous attendra jusqu'à une heure; alors le devoir le rappelle. Vous y rendez-vous?

— Je m'y rendrai, dit-elle, après avoir réfléchi quelques moments. Et le capucin regagna précipitamment le mur du jardin, qu'il escalada avec une prestesse digne d'un laïque. A peine s'était-il éloigné, que le magister s'avança vers son élève, à qui il venait offrir des consolations dans cette triste journée; mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, lorsque la jeune fille lui fit la singulière proposition de se rendre ensemble au moulin du Meurtre. Il s'y refusa: elle le supplia avec grâce; il lui fit des remontrances, elle le combla de caresses; et, comme il résistait encore, elle eut recours aux larmes. C'en était trop pour l'âme sensible du bon Talander: il prononça son benévole concedo.

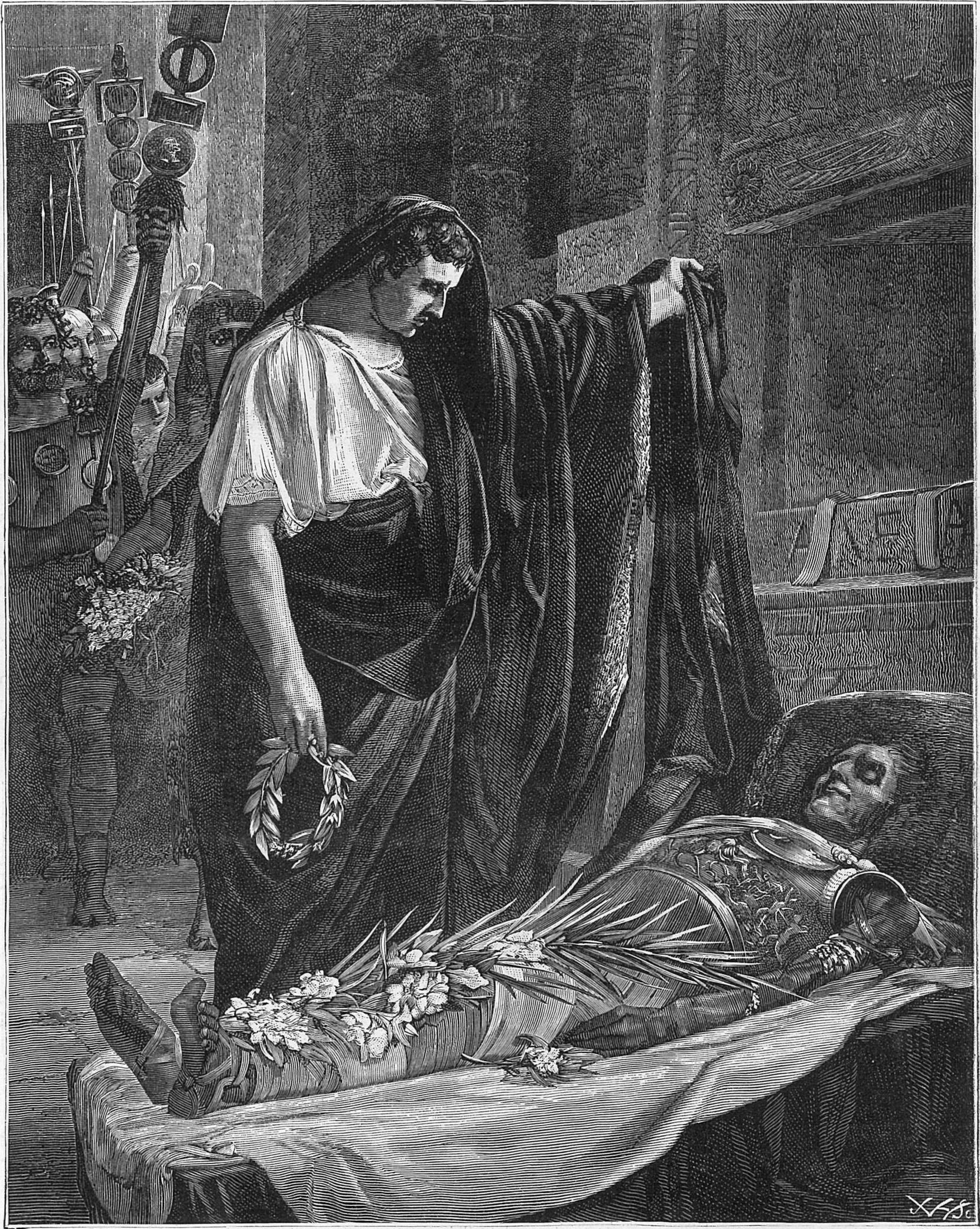
Pour ceux qui connaissaient le lieu du rendez-vous désigné par Axel, sa demande devait sembler exorbitante.

Le moulin du Meurtre, situé dans une vallée formée par des rochers à pic, et que sa configuration avait fait nommer la vallée escarpée, était entouré de noirs sapins sous lesquels coulaient les flots rapides d'un torrent qui s'échappait des montagnes. Il était entièrement abandonné depuis que le meunier, que l'on accusait dans le pays de plusieurs crimes, avait été assassiné par son fils. Les bergers ne se hasardaient que pendant le jour à mener leurs troupeaux dans les gras pâturages qui entou-

raient le moulin. Dès que la nuit approchait, toutes les créatures vivantes s'éloignaient avec effroi de ce lieu redouté où revenait, d'après une tradition populaire, l'esprit du meunier assassiné. Tugendreich elle-même n'était pas entièrement affranchie des préjugés de son

temps; mais l'amour lui donnait la force de vaincre sa terreur, et lorsque les derniers rayons du crépuscule s'éteignirent au sud de l'horizon, elle s'échappa de la salle où son père s'entretenait avec le colonel, et commença avec le magister mécontent son excursion héroïque.

Lorsqu'ils furent arrivés aux dernières maisons du bourg dévasté, son guide lui fit remarquer quatre longues figures enveloppées de manteaux blancs, qui sortirent tout-à-coup des ruines d'une mesure, et les suivirent à de longues distances. Tugendreich se rappela la pro-



L'EMPEREUR AUGUSTE AU TOMBEAU D'ALEXANDRE-LE GRAND, D'APRÈS M. SCHOMMER.

messe qu'Axel lui avait faite de faire veiller à sa sûreté, et ne prit nul ombrage de cette circonstance; mais lorsqu'après avoir gravi la dernière esplanade des rochers dont les revers menaient au vallon, elle entendit minuit sonner à l'horloge du hameau voisin, le cœur commença à lui défaillir, et il lui sembla qu'elle entendait le bruit des roues du moulin, qui frap-

paient les ondes à coups mesurés, ce qui, dans une heure semblable, et vu l'abandon de cette demeure, ne pouvait être que l'ouvrage des esprits.

Talander, à qui l'apparition des quatre manteaux blancs avait déjà causé une sueur froide, affirma qu'il entendait distinctement dans le silence de la nuit jusqu'au battement de la barre et des tamis.

— J'ai obéi à la volonté de mon enfant, dit-il d'une voix tremblante; j'ai suivi ses pas sans hésiter dans cette exécrable solitude; je l'ai fait sans t'interroger, ma fille; mais maintenant, je te le demande par ce qu'il y a de plus saint: qu'es-tu venue faire dans ce vallon maudit?

— Recevoir les adieux de mon Axel, dit

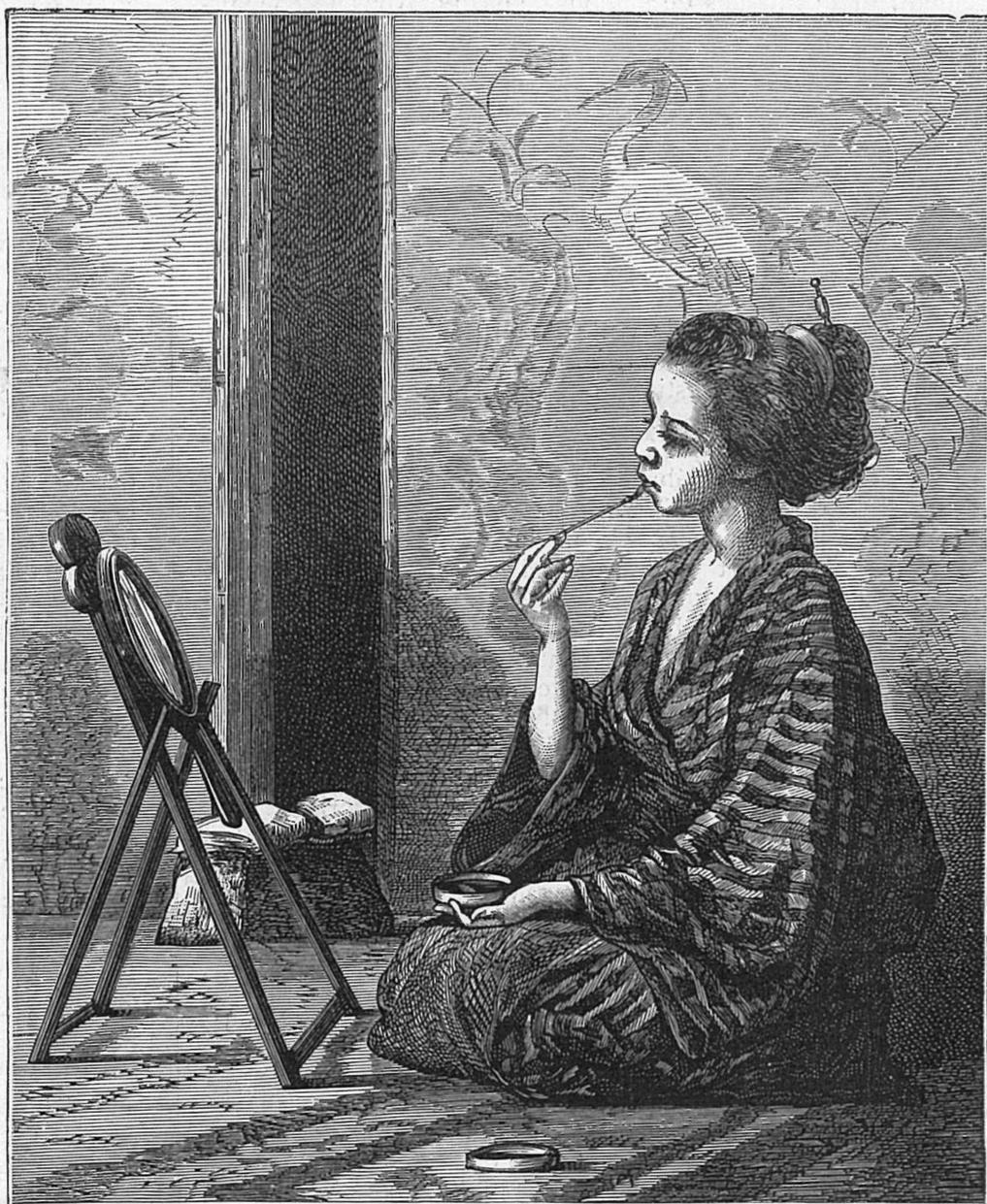
d'une voix ferme la jeune fille. C'est le dernier moment de bonheur que la rigueur de mon père me permet encore de goûter.

— D'Axel! répéta le magister; auriez-vous dû me le cacher, jeune fille? Ne vous êtes-vous pas laissée abuser par un fantôme infernal? On a des exemples que le démon s'est servi d'une passion illégitime pour perdre les âmes les plus pures. Si cet amant mystérieux avait perdu la vie dans les combats, et que son ombre vous attendit dans le moulin du Meurtre pour vous enlacer de ses bras décharnés, et que votre couche de fiancée fût préparée dans les abîmes de la terre!...

## XII.

Tout-à-coup le son prolongé d'un cor interrompit le discoureur, et un son semblable y répondit du moulin, dont les roues tournaient en effet avec rapidité, et faisaient jaillir autour d'elles des gerbes d'eau qui brillaient comme des lames d'argent à la clarté de la lune. Un homme d'une haute stature sortit du moulin. Il s'avança rapidement. En ce moment, Tugendreich se trouva dans les bras d'Axel, et cacha ses joues brûlantes contre son sein.

— Viens, ô ma bien-aimée! lui dit-il en l'entraînant; ici nous avons encore à craindre. Et vous, mon digne maître, ajouta-t-il en s'adressant à Talander, que ne vous dois-je pas pour avoir pro-



JEUNE JAPONAISE A SA TOILETTE.

tégé jusqu'ici votre noble élève?

Le magister suivit l'heureux couple en branlant la tête d'un air d'inquiétude et d'effroi.

— Que tout se fasse comme il est convenu, dit Axel aux quatre manteaux blancs qui se rangèrent immobiles comme des colosses de pierre près de la porte: les roues ne seront arrêtées que lorsque la demoiselle sera en sûreté, et vous veillerez sur les environs.

Après avoir parlé ainsi, il introduisit Tugendreich dans la seule chambre du moulin qui fût restée à-peu-près intacte; elle était éclairée par des torches de résine à la lueur desquelles Talander, que la longue marche avait épuisé, aperçut avec satisfaction une table couverte de mets.

Axel entretint avec chaleur sa bien-aimée, et, pendant ce temps, le magister, affamé, fit, tout en contentant son appétit, des réflexions sur la manière dont Axel avait préparé cette entrevue, et ses prévenances coûteuses, qui s'accordaient peu avec le grossier habit de cavalier suédois dont il était revêtu. Ses pensées l'entraînèrent insensiblement à une foule de conjectures; son imagination se perdit dans mille idées bizarres, et toutes les images qui s'offraient depuis quelques instants à ses yeux, passèrent dans ses rêves, et fournirent au vieux devin la matière d'une multitude de prophéties.

L'horloge du bourg sonna une heure. Axel abandonna doucement



LA CHARRUE A GLACE EN AMÉRIQUE.

la main de Tugendreich, et se leva lentement. — Il faut nous quitter, ô mon amie! dit-il; le devoir m'appelle loin de toi: le temps nous rapprochera un jour. Mais il n'est qu'un moyen d'échapper à l'odieuse union que ton père te prépare, feins une maladie et obtiens qu'on retarde ton mariage. Dans le temps où nous vivons, quelques jours sont un siècle. Si Dieu me conserve la vie, tu entendras bientôt parler de moi; si je succombe, la pensée que j'aurai succombé pour la bonne cause adoucira tes regrets.

La demoiselle, en pleurs, promit de seconder ses desseins, et gagna avec le jeune guerrier la porte du moulin, au pied duquel attendait un fougueux cheval noir. Axel la pressa encore une fois sur son cœur, et, s'élançant sur son coursier, disparut bientôt dans la vallée.

### XIII.

Tugendreich rentra dans la salle, où le magister s'était mis à sommeiller. Son front vénérable, ombragé par quelques cheveux blancs, était éclairé d'une manière pittoresque par la clarté rougeâtre des flambeaux de résine: son sommeil était agité, sa poitrine se soulevait péniblement, et ses yeux, à demi ouverts, semblaient jeter des regards fantastiques dans l'empire des ombres. Quelques phrases entrecoupées s'échappaient de sa bouche.

— Courage, mes compagnons! disait-il, l'ennemi dût-il vous écraser... Vous combattez pour la parole... la parole de Dieu... pour la liberté... Ah! la bannière... voyez... elle porte un ange, dont les ailes sont déployées... Il annonce la victoire... Ah! qu'elle sera belle... C'est le bruit des mousquets... Du sang... Que de sang!... Mes Saxons fuient... Non, non, ils reviennent... Oh! les braves Suédois... comme ils les ramènent... Le vieux Tilly... il plie... mais lentement!... Comme il nous regarde!... la mort est déjà dans ses yeux... les âmes des enfants massacrés à Magdebourg s'élèvent autour de lui... Il fuit... Victoire, victoire!... la bonne cause triomphe!

Ici le rêveur fit un bond et se réveilla. Il tourna lentement les yeux sur les objets qui l'environnaient, tandis que Tugendreich, pâle et effrayé, l'examinait en tremblant.

— Ah! mon enfant, dit-il enfin en soupirant, ç'a été un terrible songe. Il est heureux que je me sois éveillé, c'en était trop pour ce vieux corps affaibli. J'ai appris, il est vrai, beaucoup de choses; mais le ciel nous fait payer cher les connaissances qu'il nous accorde.

— Qu'avez-vous donc vu dans votre songe? demanda Tugendreich avec empressement.

— Nous en reparlerons, noble demoiselle, dit le vieillard. Et notre jeune écuyer, je l'ai vu aussi dans mon rêve, mais sous d'autres vêtements que ceux d'un pauvre soldat.

— Axel vient de s'éloigner, dit douloureusement Tugendreich. Il part pour longtemps peut-être; car on est à la veille d'une bataille.

— Oui, elle est proche, mais calmez-vous, le brave Suédois y survivra et vous le verrez un jour...

Ici le magister s'interrompit, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit.

— Partons, noble demoiselle, reprit-il, et prenons bon courage. Ma vision m'a fait voir bien des choses... Votre fâcheuse étoile a perdu son influence... Vous n'avez plus rien à craindre dans cette vie du baron de Grotta... Je connais sa destinée... Mais partons, que le jour ne nous surprenne pas ici.

(La fin au prochain numéro.)

### LES FOURRURES.

L'usage des fourrures, réservé jadis aux classes élevées de la société, s'est développé depuis nombre d'années et a pris rang dans les vêtements portés par la classe bourgeoise et même par celle des artisans. Nous avons à ce sujet une petite revue à faire.

Et d'abord, nous vous présentons le lapin. Sait-on, ce que ce timide et utile animal fournit de dépouilles à la fabrication des fourrures et de la chapellerie? On le croirait à peine. Les lapins et les lièvres réunis donnent par des

centaines de millions de peaux. Nous ne connaissons pas le chiffre des peaux de chat, ces majestés fourrées, comme dit La Fontaine, mais il ne saurait être de beaucoup inférieur à ce dernier.

Beaucoup de pelleteries, magnifiquement façonnées, viennent de Russie. La Russie et la France sont les deux pays où se préparent les plus belles fourrures.

Voici maintenant quelles sont les peaux les plus particulièrement estimées et recherchées comme ornement ou doublure de vêtements.

En tête de cette énumération, doit figurer la peau d'agneau, dont on fait un grand usage. Les plus estimées viennent du Piémont, de la Lombardie et de la Toscane, puis on a celles du Béarn, de l'Espagne et de la Provence. Une grande célébrité est acquise à la peau d'agneau dite d'Astrakan.

Comme la peau du lapin, celle du lièvre sert à la chapellerie. Les angoras et les peaux de lièvres noirs de Russie et de lièvres blancs de Sibérie sont employés à la fourrure. Les peaux de chat sont fort employées. La variété en est innombrable: chat domestique, chat sauvage, chat angora, chat tigre, puis le chat d'Asie, celui de l'Afrique centrale, le chat de la Cafrérie, ceux du Bengale, d'Égypte, de Java, de la Floride. Ces peaux servent à faire des manchons, des palatines, des tours de cou, des manchettes et des bordures de souliers. On peut comprendre dans les peaux de chat celles du lynx provenant du nord de l'Asie et de l'Europe, la Sibérie entre autres.

La peau de castor est employée aux doublures de vêtements et à la chapellerie.

La peau d'hermine est une fourrure précieuse, d'une blancheur devenue proverbiale et qui n'est guère employée que pour les manteaux de luxe. C'est la Sibérie qui fournit presque exclusivement l'hermine consommée dans le monde entier.

La peau de loutre. Il y a la loutre de mer et la loutre de rivière. La première très-recherchée, vient du Nouvel Archangel et du Kamtchatka. La loutre de rivière est très-employée par les fabricants de casquettes, par les gantiers et par les tailleurs pour garnir ou doubler les vêtements.

La peau de martre d'Europe, d'Asie et d'Amérique est très-estimée, celle surtout dite martre-zibeline, qui se distingue par le brillant de son poil, lequel a la propriété de rester dans le sens où on le couche. Cette espèce provient de Sibérie. Elle est fort chère.

La peau de putois, peu recherchée à cause de l'odeur qu'elle conserve indéfiniment.

La peau de renard fournit une variété considérable de fourrures très-estimées, provenant de la Virginie, de la Tartarie, de l'Amérique et du Bengale. Il est une espèce originaire de la baie d'Hudson et du Kamtchatka, qui fournit une peau exceptionnelle d'une rare beauté. Elle est noire et se vend jusqu'à 800 francs la pièce. Il y a, d'ailleurs, des renards de diverses origines dont la peau est rouge, argentée, bleue et blanche.

La peau de l'ours donne lieu à un commerce des plus importants.

Il y a les ours de terre et les ours de mer. Les premiers sont l'ours brun et l'ours noir d'Europe et d'Amérique. L'ours de mer n'est autre que le magnifique ours blanc des mers polaires. L'ours brun est commun en Russie et en Pologne. On le rencontre dans les Alpes et dans les Pyrénées. L'ours noir, originaire des régions les plus froides d'Amérique, donne une fourrure plus belle que tout autre. On emploie généralement les peaux d'ours à doubler les vêtements et à faire les tapis.

Notons, pour terminer cette nomenclature des peaux en usage, celle de la marmotte, de la fouine, de la genette et de certains palmipèdes, le cygne et l'oie.

CH. DES OURSINS.

### CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

L'absinthe, — dont l'usage s'étend de plus en plus, — mérite que nous nous y arrêtions quelques instants, car si on en dit beaucoup de

mal, on peut aussi en dire beaucoup de bien en l'envisageant comme vermifuge et stomachique.

Aujourd'hui l'absinthe est considérée comme une espèce de poison lent: cela dépend de la qualité et de la quantité. La liqueur d'absinthe qui produit la démence, lorsqu'on en abuse, ne doit ses propriétés malfaisantes qu'aux alcools et autres ingrédients qui entrent dans la composition du breuvage vendu dans les cafés. Une liqueur d'absinthe telle que nous en donnons plus loin la recette, lorsqu'on n'en fait pas excès, ne peut produire que de bons effets.

Ayez 500 grammes de feuilles d'absinthe séchées à l'ombre; mettez les infuser pendant quinze jours dans trois litres d'alcool à soixante degrés; passez ensuite au tamis; ajoutez à cette infusion 100 grammes de gomme arabique dissoute dans un peu d'eau; ajoutez, en outre, trente centilitres de sirop: filtrez et mettez en bouteilles.

Voici maintenant un procédé fort simple pour détruire tout mauvais principe dans l'absinthe. Il s'agit de la ferrer. On prend un morceau de fer, on le met dans le feu et on le fait rougir à blanc, puis on le plonge dans le verre. A la suite du bruissement qui en résulte, la boisson se trouble, et tout principe nuisible s'évapore. La liqueur est alors aussi agréable au goût qu'innoffensive. Ainsi préparée, elle devient un tonique des plus efficaces, sans cesser d'être comme par le passé un apéritif énergique.

ÉLOY.

### LETTRES DE LONDRES.

LE QUARTIER DE WHITE-CHAPEL.

Janvier 1879.

Un des caractères particuliers de la ville de Londres ce sont les démarcations sociales qui existent entre ses divers quartiers, lesquels ont la plupart une physionomie tellement différente, qu'on les croirait former un monde à part. Un des quartiers les plus curieux de la grande cité, c'est bien certainement celui de White-Chapel, qui de tout temps a été un repaire de mauvais sujets. Je vais vous entretenir quelques instants de ce Botany-Bay volontaire, où viennent affluer toutes les espèces de brigands de premier et de second ordre, qui vivraient mal à l'aise dans un autre quartier.

Là se fait l'éducation des jeunes voleurs, là se conserve dans sa pureté le langage spécial qu'on nomme argot. Ne croyez pas que le filou de White-Chapel ressemble à l'escroc de Paris. C'est un homme d'une nature si spéciale que vous cherchiez vainement son analogue ailleurs.

Il est fort, vigoureux, marche la tête haute avec un certain air d'aristocratie indépendante; cependant il est fin, rusé, matois, prêt à tout, plein de complaisance pour l'étranger dont il veut faire sa dupe, de facilité dans le discours et de ressources dans le danger. Il a ses jurons, ses modes d'expression tout particuliers, son bon ton qui n'est que raffinement du vulgarisme. Il est profondément versé dans tous les mystères de cette industrie magnétique qui attire dans la poche de l'escroc l'argent du public, il est parieur, boxeur, connaisseur en fait de chiens et de chevaux, amateur de combats de coqs, habile de ses doigts, profondément instruit des divers genres de punitions que la loi réserve aux diverses nuances de crime: aussi sait-il toujours à quoi il s'expose, et pas un de ses méfaits n'est commis sans que les résultats du délit soient d'avance calculés.

En sa qualité de gentilhomme de White-Chapel, l'homme dont nous parlons a aussi ses fantaisies, ses plaisirs et ses penchants. Ce qui étonnera le lecteur, c'est que le plus prononcé de ses goûts est innocent et a même je ne sais quoi de poétique et de gracieux. La manie des pigeons est pour lui ce que la tulipomanie était pour le Hollandais du dix-septième siècle. Tel escroc de White-Chapel à qui vous seriez tenté de faire l'aumône et qui s'expose à la déportation avec la plus grande insouciance, est possesseur d'une volière complète où se trouvent réunies toutes les différentes espèces de pigeons et qui peut valoir

de vingt-cinq à cinquante livres sterling; car ce goût est fort cher, surtout quand on est curieux de belles espèces et qu'on s'y livre en amateur.

Notre homme sacrifie à ses pigeons chéris tout ce qu'il gagne ou ce qu'il vole, le pain de ses enfants, ses vêtements, le confort de sa vie privée.

Le dimanche, on voit souvent douze ou quinze individus de cette race sortir ensemble de Londres et s'acheminer du côté d'une des collines qui l'avoisinent. Chacun d'eux porte une cage d'osier contenant un grand nombre de pigeons.

Comment ce goût a-t-il pu se développer parmi les habitants de White-Chapel, dont toutes les idées se dirigent ordinairement vers le désir du gain, vers le besoin d'exploiter et d'amasser? C'est une de ces mille anomalies qu'on rencontre dans toutes les classes de la société, et qu'il n'est pas plus facile de concevoir que d'expliquer.

Le boucher de White-Chapel est le beau idéal de son état; c'est le type du boucher; jamais dans aucun autre quartier de Londres vous ne trouverez rien de semblable à lui; c'est encore le boucher du seizième siècle, tel que Ben-Johnson l'a placé dans ses drames comiques. Le tablier de cuir ne le quitte jamais, ses bras sont toujours nus, il ne connaît pas de dimanche.

En général, il y a plus d'un demi-siècle de distance entre les habitants de ce quartier et les autres habitants de Londres. Les maisons sont pour la plupart vieilles et à pigeon, les portes sont basses et étroites; les toits sont hauts et pointus, les rues petites et tortueuses.

Cependant, qui le croirait? Shakespeare est encore l'idole des White-Chapeliens, qui ont leur théâtre. Ils ont conservé pour lui l'antique vénération du peuple anglais, et cette vénération n'est pas une admiration sur parole, ni le résultat d'une analyse littéraire. C'est de bonne foi et dans toute la sincérité de leur esprit qu'ils croient au génie du grand homme, et qu'ils applaudissent à ses œuvres. Plus ils sont arriérés dans la civilisation, plus il leur est facile de comprendre le géant du seizième siècle. S'ils ne soumettent pas ses beautés à une critique subtile, ils le sentent et comprennent par instinct.

Et cela me permet de terminer par cette réflexion: C'est que la poésie ne meurt pas; quand les hautes classes la répudient, le bas peuple recueille sa douce rosée et s'en nourrit avec délices, — même l'aimable population de White Chapel. ... Il est vrai que les adversaires de Shakespeare pourraient tirer de là un argument contre lui.

A. Y.

## HISTOIRE NATURELLE.

### EFFROI QU'INSPIRE LA SOURIS AU TIGRE.

Sait-on bien que, tandis que la souris est pour la plus faible espèce du genre félin un jouet, une proie ordinaire, — elle est pour les deux plus puissantes un objet d'aversion et même de terreur? Car ce n'est pas le lion seulement qui tremble à sa vue; le redoutable tigre d'Asie, le tigre royal, est atteint de la même faiblesse. Voici ce que rapporte à ce sujet et comme témoin oculaire un excellent observateur, le célèbre capitaine de marine Basil-Hall.

„Nous eûmes, dit-il, l'occasion d'étudier tout à notre aise les habitudes du tigre sur un bel animal de cette espèce qui était nourri chez le résident britannique où il avait été apporté tout petit deux ans auparavant. Il était enfermé dans une cage en plein air, au milieu de la cour des écuries, et cette cage était grande comme une chambre ordinaire, de sorte qu'il y pouvait gambader et sauter tout à son aise. Il mangeait par jour un mouton, sans compter quelques morceaux de viande qu'on lui donnait par occasion. Nos jeunes gens se plaisaient quelquefois à le tourmenter; alors il se précipitait contre les barreaux de sa cage, et poussait des rugissements qui faisaient trembler de frayeur et hennir lamentablement les chevaux des écuries voisines.

Les genres de tourments qu'on lui faisait subir étaient différents: tantôt on le piquait avec un bâton pointu, tantôt on le tantalait en lui présentant des morceaux de viande qui étaient retirés avant qu'il eût pu les saisir; mais ce qui le vexait par dessus tout, c'était de faire entrer dans sa cage — une souris! Jamais petite maîtresse n'a manifesté plus de frayeur à la vue d'une araignée que ce magnifique animal à l'aspect du petit rongeur.

Le grand divertissement consistait à attacher par la queue la souris au haut d'un bâton, et à la lui porter ainsi tout près du nez. Du moment où il la voyait, il s'élançait au côté opposé; si on obligeait la souris à s'avancer vers ce point, il se reculait dans un coin en se pressant contre les barreaux; il tremblait, criait et paraissait en proie à des angoisses si grandes, qu'il finissait d'ordinaire par exciter notre compassion et nous forcer à cesser le jeu. Quelquefois cependant nous voulûmes le contraindre à s'avancer vers le lieu où la petite souris, ne se doutant guère de la frayeur qu'elle inspirait, et n'en ressentant elle-même aucune, trottaient pour gruger des miettes: il en coûtait toujours beaucoup de peine pour l'obliger à se mouvoir, et nous n'y réussissions guère qu'en faisant partir près de lui un pétard; mais alors, au lieu de s'avancer tout droit ou de prendre un détour pour éviter l'objet de ses craintes, il faisait un bond d'une telle hauteur, que son dos atteignait presque le sommet de la cage.

C'est là certainement une chose très-étonnante, et qui n'a pas été assez relevée.

## DU GOUT DE L'ÉTUDE CHEZ LES VIEILLARDS.

Il est consolant de s'assurer, en lisant l'histoire des grands hommes, que l'âge n'affaiblit nullement la passion qui inspire la culture des sciences, des arts et des lettres.

Les vieillards, en effet, conservent les goûts de la jeunesse pour l'instruction, quand tous les autres goûts les ont abandonnés.

Nous reprenons dans un âge avancé nos premières études, et elles nous procurent dans l'extrême vieillesse un plus grand plaisir que celui qu'elles nous ont fait éprouver dans notre printemps.

Socrate apprit à jouer de plusieurs instruments dans sa vieillesse. Caton jugea à propos d'étudier le grec à quatre-vingts ans, et Plutarque était peut-être encore plus âgé lorsqu'il se livra à l'étude du latin.

Théophraste commença son admirable ouvrage sur les caractères des hommes à l'âge de quatre-vingt dix ans; la mort mit fin à ses occupations littéraires.

Le grand Arnauld conserva la vigueur de son génie et la facilité de sa plume jusqu'à sa mort. A quatre-vingt-deux ans, il était encore le grand Arnauld.

Colbert, ce célèbre ministre français, reprit à l'âge de soixante ans ses études du latin et de la jurisprudence.

Le chancelier Le Tellier étudia la logique pour son plaisir et pour avoir la facilité de dissertar sur cette science avec ses petits-enfants.

Benjamin Johnson, poète anglais, s'appliqua à apprendre le hollandais quelques années avant sa mort.

Le plus étonnant des gens de lettres, à cet égard, est le marquis de Saint Aulaire, membre de l'Académie française, que l'on pourrait regarder comme un prodige en ce genre. Il commença à s'occuper de poésie à l'âge de soixante-dix ans, et ses vers sont remplis de feu, de délicatesse et de grâce.

Le célèbre Boccace avait trente-cinq ans lorsqu'il commença à cultiver les lettres; il n'en a pas moins surpassé un grand nombre d'auteurs qui avaient suivi la même carrière depuis leur plus tendre jeunesse. Tel est le privilège du génie.

Ludovico Monaldesco composa, à l'âge extraordinaire de cent-quinze ans, les mémoires de son temps: preuve d'une vigueur d'esprit

étonnante, et dont la remarque a été faite par Voltaire, qui lui-même est un des exemples les plus extraordinaires des succès de la vieillesse dans de nouvelles études.

Jean Ogilby, traducteur d'Homère et de Virgile, en vers anglais, ne connaissait ni le Grec, ni le Latin avant l'âge de cinquante-quatre ans.

Franklin commença ses recherches sur la physique lorsqu'il entra dans sa quarante-neuvième année.

La collection complète des ouvrages de Dryden est la plus considérable qui soit jamais sortie de la plume d'un écrivain; cependant, cet auteur anglais ne donna aucune preuve de ses talents poétiques avant l'âge de vingt-sept ans; à soixante-huit ans, il forma le projet de traduire l'Illiade entière, projet qu'il exécuta. Ses productions les plus agréables furent composées dans sa vieillesse.

Michel-Ange conserva son génie créateur jusque dans l'âge le plus avancé; car il travailla pour ainsi dire jusqu'à l'article de la mort, et il vécut quatre-vingt-dix ans. Il paraît qu'il se fait allusion à lui-même dans une devise ingénieuse de son invention; il s'est représenté en effet en vénérable vieillard dans une espèce de chariot, surmonté d'un sablier, avec cette inscription: „Ancora imparo," (j'apprends encore.)

Ménage, dans son Anti-Baillet, emploie une singulière excuse pour se justifier de ce qu'il compose des vers dans sa vieillesse, en citant le nombre de poètes qui se sont livrés à cette récréation, en dépit de leurs cheveux blancs. Il composa des sonnets ainsi que des épigrammes, à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Le poète Maynard, dans une pièce de vers où il s'occupe des travaux littéraires auxquels il consacrait sa vieillesse, dit:

Que je suis fou d'apprendre à bien parler,  
Lorsque la mort vient m'ôter la parole.

Z.

## ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

PREMIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 80.)

XXIV.

En rentrant aux Runnes, le soir de sa visite à Rouge-Cloître, M<sup>me</sup> de Vaudrez avait trouvé sur la table une lettre dont l'adresse était écrite par une main inconnue et dont le timbre postal était pour ainsi dire illisible.

Elle se hâta de déchirer l'enveloppe, sous laquelle se trouvait un billet signé par Féréol, et un pli cacheté à l'adresse d'Eléonore.

Voici ce que renfermait le billet:

„Chère et honorée tante,

„Je ne suis pas passé à l'étranger, mais je me suis arrangé de manière à le laisser croire. On a des amis dévoués corps et âme: il n'y a rien de tel que les mauvais sujets pour s'entraider! Il est donc tout-à-fait impossible qu'on me découvre par aucun moyen, même par ma correspondance, en admettant que le secret en soit trahi. J'ai promis de sauver ma sœur, et je compte le faire, en me sacrifiant... je veux dire en sacrifiant ma réputation, car me constituer prisonnier, m'offrir en holocauste, merci!

„L'incluse, que je recommande à vos bons soins, et dont assurément Eléonore vous donnera connaissance, vous initiera à mon plan. Mais quelle vie de paria je vais mener après cet acte chevaleresque! J'espère que vous l'adoucierez de temps en temps par des secours, qui seront sans doute à la hauteur de votre cœur généreux et de l'immense sacrifice que je vais faire; car soyez convaincue, chère tante, que mon innocence est égale à celle de ma sœur; c'est tout dire.

(Suivaient des indications minutieuses concernant la manière dont la destinataire devait s'y prendre pour envoyer de l'argent à son neveu.)

A travers toute cette phraséologie, M<sup>me</sup> de Vaudrez vit deux choses: c'est que l'ex-marin se disposait à accepter de loin la responsabilité

du crime, mais que, auparavant, il entendait la faire „chanter,” comme on dit vulgairement.

Elle ordonna d'atteler sa voiture pour le lendemain de bonne heure, à l'effet de se rendre auprès de la prisonnière.

Comme elle venait de déjeuner et se disposait à partir, on lui annonça la visite de Simon Vitreux.

— J'ai répondu hier à M<sup>me</sup> la baronne que j'étais à ses ordres, et me voici, dit le vieux berger, quand il fut assis en face de la dame.

— Bon Dieu, Simon! j'aurais voulu causer longuement avec vous, et je n'ai que bien peu de temps... Je suis sûre que vous vous êtes déjà occupé du sort de ma nièce... Qu'en pensez-vous?

— Ça, Madame la baronne, c'est une question qui embrasse bien des choses, qui comprend le passé et l'avenir... Ce que je puis déclarer tout d'abord, c'est que je suis prêt à embrasser mille et mille fois la blanche main de Mademoiselle, persuadé que cette main est aussi pure de tout mauvais coup, qu'elle l'était le jour du baptême...

— Oh, vous ne m'apprenez là rien de nouveau, berger. Le meurtrier, la chose est moins douteuse que jamais, n'est autre que son frère, hélas!...

Le vieillard hocha la tête.

— Pas plus lui qu'elle, Madame.

— Comment le savez-vous?

— Vous souvenez-vous qu'un jour nous avons parlé ensemble de l'histoire de vos ancêtres?... Quand vous avez appris la fin de la jeune dame, vous avez dû être frappée d'un grand rapport avec ce qui a eu lieu à Rouge-Cloître, il y a cent et des années... Je vous ai aussi parlé de bruits très-anciens, concernant l'apparition du mari de l'assassinée d'alors...

— Allons, allons, père Simon, interrompit M<sup>me</sup> de Vaudrez avec tous les signes de la mauvaise humeur, voilà que vous retombez encore dans vos idées absurdes... Si c'est tout ce que vous avez à m'apprendre, si c'est là-dessus que vous vous fondez pour innocenter le misérable auteur du forfait...

— Et si je vous disais, Madame, que j'ai vu, de mes yeux vu, l'être qui est certainement le coupable...

— Vous! exclama la dame. Ah! et vous vous êtes tu?

— Que voulez-vous?... Quand on est sûr d'avance de ne pas être cru, et même d'être malmené!

— Voyons, Simon, je suis pressée, hâtez-vous.

— Oh! je serai très-court. Donc, ce soir-là, je passais à cent toises du cimetière, où se trouve votre caveau de famille... quand tout-à-coup se montra une forme humaine que je ne distinguai que vaguement à cause de l'éloignement et de ma mauvaise vue; mais elle courait, elle courait comme un lièvre. J'étais en ce moment sur un monticule, et je vis, à la lueur de la lune, l'être mystérieux franchir lestement le mur du parc, et se diriger vers la partie du château où se trouve la chambre... Quelques instants après, il revint sur ses pas, toujours courant. Je le perdus de vue à l'endroit où il m'était apparu d'abord, c'est-à-dire près du cimetière. Or, ce n'était pas certainement M. Féréol, dont la marche, la taille et la tournure me sont bien connues, j'espère. Qui était-ce donc? Chacun est libre de sa manière de penser, mais que ce soit une personne en chair et en os, ou autrement, pour moi, je ne doute pas que ce soit l'auteur du fait.

Cette étrange révélation avait bouleversé M<sup>me</sup> de Vaudrez, qui regardait le vieillard comme pour s'assurer qu'il avait toute sa raison.

— Et vous êtes bien sûr que ce n'est pas une vision que vous avez eue, Simon?

— Je n'ai jamais connu ça, Madame la baronne. Il n'y a qu'aux poltrons et aux esprits de travers que ces choses-là arrivent.

— Encore une fois, pourquoi vous êtes-vous tu jusqu'ici?

— Eh, je le répète, parce que je croyais que la justice me ferait un mauvais parti pour venir avec de pareilles raisons, et cela je le crois encore.

— Oui, parce que dans votre esprit vous associez deux choses... Mais il y a le fait matériel, et cela peut sauver ma nièce.

— Madame la baronne, je ne le crois pas; cependant, puisque vous y tenez, je risquerai le paquet... Seulement, si on dit que je suis un faux témoin, ou que je mérite d'être enfermé dans une maison de fous, et si ça fait plus de tort que de bien à Mademoiselle, je m'en lave les mains.

La baronne se leva vivement.

— Je vais, dit-elle, me rendre auprès de ma nièce et de son avocat, lequel avisera.

Mais j'ai le pressentiment, Simon, que votre déposition, faite purement et simplement, est de nature à exercer une grande influence, et c'est peut-être une inspiration providentielle que j'ai eue de vous mander ici.

XXV.

Quelques heures après, M<sup>me</sup> de Vaudrez se trouvait en présence de sa nièce, et toutes deux prenaient lecture de la lettre de Féréol. En voici le contenu:

Fig. 1.

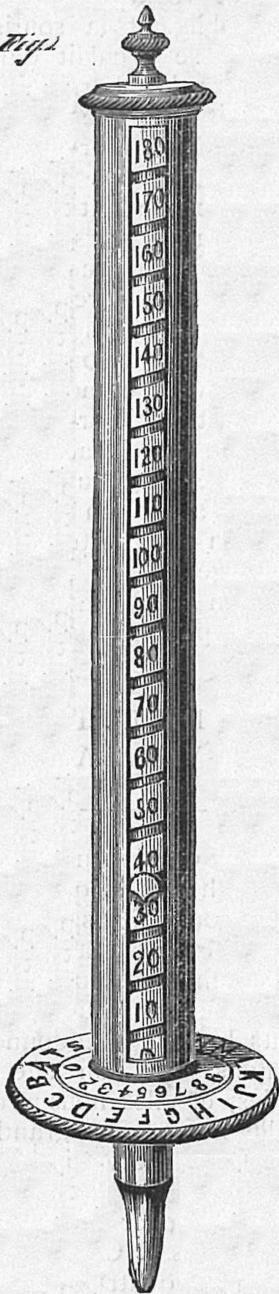
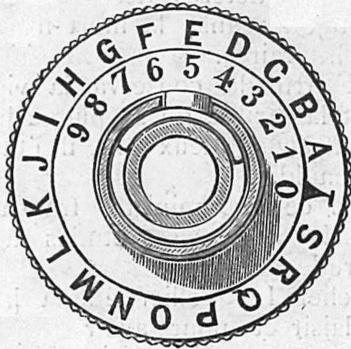


Fig. 2.



UN NOUVEL INSTRUMENT  
POUR ADDITIONNER.

Chère sœur,

„Quelques heures après vous avoir quittée, j'étais à vingt lieues de Rouge-Cloître, chez un ami fidèle et dévoué, un ex-marin, qui a épousé un tendron de cinquante ans, mais très-riche; je m'y trouve en pleine sécurité; le diable même aurait peine à m'y dénicher. Par un heureux hasard, il y avait chez lui un camarade qui partait pour le Brésil et devait s'arrêter à Southampton. Je lui ai remis ma correspondance pour qu'il la déposât à la poste de cette ville, vous comprenez... Parmi cette correspondance se trouve une lettre adressée à votre procureur du roi et où, à l'aide d'expres-

sions à double sens, j'ai l'air de prendre tout sur moi, en lui déclarant toutefois qu'il ne doit pas s'attendre à me voir me jeter dans la gueule du loup, étant du reste en route pour l'Amérique. Vous voyez que si j'ai quelquefois mérité la qualification de „coquin” qu'on me donne dans la famille, je n'en ai pas moins du cœur. Aussi, j'espère que vous me recommanderez à notre respectable et bien-aimée tante Cornélie, maintenant que le trépas du cher oncle ne l'oblige plus de compter avec lui. — Je ne doute pas que ma lettre ne fasse le meilleur effet sur les bons jurés, et n'amène votre acquittement. Quand nous reverrons-nous? En attendant, votre frère affectionné vous embrasse mille et mille fois.”

Des larmes coulèrent des yeux d'Eléonore pendant cette lecture.

— Que tu es naïve, ma chère enfant, dit M<sup>me</sup> de Vaudrez; ne vois-tu pas qu'à jouer ce rôle il n'a rien à perdre et tout à gagner. L'honneur? Il ne sait plus ce que c'est; le séjour de son pays? Il lui était devenu en tout cas impossible. Ne t'attendris donc pas vainement. Il y a quelque chose de plus sérieux en jeu.

Et elle rapporta la déclaration que lui avait faite Simon Vitreux, sans négliger la pensée superstitieuse qui s'associait à ce fait dans l'esprit du vieux berger.

Elle fut effrayée de l'effet produit sur la prisonnière par son récit. Eléonore était là, pâle, tremblante, les yeux égarés.

— Eh bien, dit M<sup>me</sup> de Vaudrez, qu'as-tu donc? Ne vois-tu pas tout le parti qu'il y a à tirer de cette déposition.

— Si fait, si fait, balbutia la jeune fille; mais c'est si extraordinaire, si incroyable!

— Nullement: Simon a vu un individu qui n'était pas Féréol, il en est certain, pénétrer à l'heure juste... Mais j'y pense... cette déclaration de ton frère va amoindrir, sinon détruire... Ah, le misérable! Il n'a jamais fait et ne fera jamais que le mal. Espérons que ton avocat trouvera moyen de tout concilier, et je vais de ce pas lui raconter ma conversation avec Simon Vitreux.

Quinze jours après, s'ouvrait la session de la Cour d'Assises, et Eléonore de Rouge-Cloître comparait devant le jury.

Ce procès criminel avait eu, inutile de le répéter, un retentissement immense, et avait excité la curiosité la plus ardente. Quoique bien des années se soient écoulées depuis, beaucoup de nos lecteurs s'en souviennent sans doute encore, et ils n'auront pas tardé à reconnaître les faits et les personnages, malgré les précautions auxquelles nous avons dû recourir.

Il n'entre pas dans notre plan de rendre compte des débats, qui eurent un caractère éminemment dramatique. Bornons-nous à dire que les préventions soulevées au début contre M<sup>lle</sup> de Rouge-Cloître s'étaient bien dissipées lors de sa comparution, et que quand on la vit, quand on l'entendit, elle inspira un intérêt général. Son avocat, homme de grand talent et très fort surtout dans le maniement du pathétique, écarta tout d'abord la déclaration de Féréol, qu'il signala comme le modèle des frères, malgré ses mauvais antécédents; il s'appuya principalement sur le témoignage du vieux berger: l'homme qu'il signalait avait évidemment commis le crime; mais quel était cet homme? quel mobile l'avait poussé?... C'était à la justice à débrouiller ces points. Le défenseur ne négligea rien surtout pour assombrir le mystère qui enveloppait la cause, tout en s'arrangeant de façon à en dégager lumineusement sa cliente, dont un verdict unanime proclama l'innocence, aux applaudissements de la foule.

Eléonore dut attendre plusieurs heures pour échapper aux ovations qui lui étaient ménagées au dehors. Lorsque le calme se fut rétabli aux alentours du palais de justice, elle partit pour les Runnes avec sa tante et le vieux Simon Vitreux.

Huit jours après, toute la contrée était pleine de cette étonnante nouvelle: le château des Runnes et celui de Rouge-Cloître étaient abandonnés par leurs hôtes! Dans ce dernier, le vieux Hubert seul était resté; et lorsqu'on l'interrogeait, il disait que son maître était parti pour l'Italie à l'effet de rétablir sa santé, qu'il avait pris avec lui son fils et que probablement M<sup>lle</sup> Eléonore et leur tante étaient allées le rejoindre.

Ainsi le drame que nous avons rapidement exposé semblait, sinon éclairci, du moins terminé. L'était-il? — C'est ce que la suite nous apprendra.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.